

Archéologie de la modernité

***Mobilité* un mot à la mode. Sûrement pas un concept. Une vitrine surtout de nos contradictions et de nos obsessions tant culturelles, idéologiques, économiques que politiques. On vante d'autant plus le mouvement qu'en réalité on demeure inerte faute de savoir vers quel horizon se diriger.**

Un concept, vraiment ?

Le mot est partout qui se pavane comme un concept nouveau ouvrant toutes les portes. Qui est en déplacement ou se voit proposer une mutation est *en mobilité*. Qui se rend au travail ou en RV à l'extérieur est *en mobilité* : c'est d'ailleurs le nouveau sigle que se donnent les transports parisiens. *Renault* en fait l'intitulé de son offre de location, *Total* de sa carte de fidélité ... Ad nauseam

Doutons quand de tels items bénéficient ainsi d'une si belle mais si rapide notoriété : encore une de ces afféteries commerciales, jargon de technocrate ou belle découverte qui change tout. Il y a fort à parier que le terme vaille autre que ce qu'il dit mais moins que ce qu'il veut dire ou cache. D'où l'archéologie. Scrutons ce que ce terme recouvre : autant - ce que la modernité tient pour important – ses pseudo-valeurs – que ses projets.

De l'apparence à de la réalité : derrière le saupoudrage moderniste une si vieille aporie

En réalité nous nous trouvons ici devant une question aussi vieille que la philosophie grecque et sans doute contemporaine de l'éveil de la pensée.

F Braudel¹, pour entamer son beau livre sur la Méditerranée, rappelle sans doute l'essentiel où l'espace rejoint le temps et la géographie, l'histoire : c'est que *mouvement*, dès la pensée grecque, regroupe le simple déplacement dans l'espace mais aussi l'évolution des individus ou des espèces.

S'il est du mouvement, de l'agitation, selon Braudel, c'est à la surface – celle de l'événementiel, de l'individu : mouvements brusques, rapides où ce qui paraît décisif ne l'est pas nécessairement ; où la mutation cruciale se fait si discrète qu'on ne l'aperçoit pas. A l'étage en-dessous, les relations sociales, les groupes et les regroupements humains où les rythmes sont bien plus longs et lents, où le sillon semble devoir prendre son temps pour se mieux creuser ; mais où les traces sont visibles mais font mine de bouger pour en réalité ne rien changer – ainsi

¹ F Braudel, *La Méditerranée et le Monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Préface, A Colin, 1949, pp. 13-14

en est-il du temps de la géopolitique ; enfin, tout en profondeur, ce temps presque étale, où rien ne semble devoir changer jamais : celui des rapports entre l'homme et son environnement qui ressemblent plus à des cycles qu'à des progressions ; à d'insistantes répétitions que de véritables innovations.

Sauf à considérer, ce que Braudel n'avait pas prévu, que l'environnement désormais bouge et se meut avec rapidité inquiétante remettant en question notre propre survie. Le temps presque immobile de la couche profonde craquelle. La nature qui n'en avait pas et se piquait de s'opposer à elle, désormais a une histoire.

Cette remarque correspond plutôt bien à l'observation menée par Tocqueville dans *l'Ancien Régime et la Révolution*² où tentant, un demi-siècle après, de faire le bilan de la Révolution, il constate que sous les apparences, notamment concernant la centralisation, les événements ont peu changé les choses.

Voici ce qui sans doute est le plus fascinant en l'idée de mobilité et/ou de mouvement : l'obligation où elle nous place de penser nos propres contradictions

Premier paradoxe : entre être et pensée

Moveo ; d'où moteur ou bien mû ; mouvement mais aussi émotion. Désigne à la fois ce qui est en mouvement et ce qui met en mouvement.

Toute la question philosophique est ici, d'emblée, dans cette ambivalence. Aristote le proclame ; ce sont des catégories opposées : d'un objet on peut dire soit qu'il est en mouvement soit qu'il est en repos. Il reprend ici, en la systématisant, la pensée platonicienne qui rejette tout ce que les présocratiques avaient suggéré, notamment Parménide. La difficulté est évidente : comprendre le monde c'est le figer dans des concepts et le ramener à du simple et déjà connu, à du quantifiable, surtout. Si Héraclite avait raison en proclamant que tout est flux et que même c'est la contradiction qui nourrit ce flux, alors manifestement notre connaissance cesse d'être possible ou du moins ne saurait-elle jamais l'être que conjuguée au passé.

Les grecs l'avaient repéré : d'entre l'être et la pensée il y a un gouffre - malaisément franchissable. Je ne puis penser l'être en son mouvement que s'il est une substance qui demeure, substrat d'évolutions nécessairement superficielles. Ce que *sub stare* étymologiquement dit

Toute l'ambivalence de la mobilité réside ici : je ne puis l'envisager que si quelque chose, *en dessous*, demeure identique à soi sous les changements ; de surcroît, que si ces règles de changement sont elles-mêmes permanentes. Les causes sont supposées engendrer de manière identique les mêmes effets. Va pour la mobilité encore faut-il qu'elle se déroule de manière cohérente, donc répétitive. Il n'est de science que de l'universel, de ce qui se répète, affirmait Aristote : sous le mouvement, le repos. Et le moteur est immobile. Nous n'entendons jamais que le même ; passons presque toujours à côté de l'insolite.

Toute la question est de savoir, finalement, quoi du mouvement ou du repos, est la vérité de l'autre. Considère-t-on le mouvement comme une illusion, une apparence, une déformation ? on s'offre un délicieux dualisme métaphysique où ce qui devient, bouge et se déplace n'est que l'ombre déformée et déformante, dans la caverne, de ce qui est, en dehors.. Où le devenir est

² A de Tocqueville, *l'Ancien Régime et la Révolution*, Folio, 1985

signe d'incomplétude, de béance. Considère-t-on au contraire que l'ordre et la permanence sont des exceptions que seul l'effort humain peut provisoirement préserver : voici le double projet athénien de la démocratie et de la philosophie ... mais un projet tragique sans cesse menacé par la nécessité et le piège de la démesure.

Second paradoxe : bougez ... éliminez

Qui traduit au reste ce glissement si caractéristique aujourd'hui du constat à l'injonction. Nos sociétés industrielles vantent la circulation prétendument libre des marchandises, des savoirs et des hommes. De là, la nécessité, bientôt comminatoire, de bouger, de changer, de se déplacer.

Celui qui s'entêterait encore de demeurer en sa région natale, espérerait faire carrière au sein de la même entreprise ou pire encore exercer au moins un identique métier, passerait désormais pour un brontosauve voire un conservateur car il n'est d'autre cantique acceptable qu'à la réforme et au changement. Charmante inversion quand on se souvient qu'au temps d'Aristote, le nomade passait pour un barbare et un paresseux pour ceci même qu'il ne produisait pas les moyens de sa survie, se contentait de vivre en parasite.

Outre l'invraisemblable dépense de temps et d'énergie à se déplacer ainsi avec des moyens de transports que nos collectivités n'ont même plus les moyens d'entretenir correctement ; de temps, d'efforts et d'épreuves et d'angoisse à nous former tout au long de nos vies, pour des métiers qui de toute manière changeront ou disparaîtront bientôt, comment ne pas constater l'incroyable volte-face d'entreprises qui auront tant reproché leur inadaptation aux universités depuis rompues à la professionnalisation mais demandent désormais à leurs salariés d'être adaptables, polyvalents, bref généralistes ... On pourrait se réjouir d'une société qui enfin demande des têtes bien faites plutôt que bien pleines ! Las il n'est ici, sous le doux vocable d'*employabilité* et d'*adaptation*, que de nier en réalité toute compétence, qualification, tout réel métier et de s'arrimer encore plus le travailleur. Marx repérait que la parcellisation des tâches contribuait à l'aliénation et la dépendance du prolétariat. L'exigence de flexibilité et de polyvalence en est la forme moderne. De devoir exercer tous les métiers, nous n'en avons plus aucun. Et les banques se mettent à faire du téléphone ; les téléphonistes de la banque ; les distributeurs électro-ménagers proposent contrats d'électricité et de gaz ... Tout le monde sous-traite. Il n'est plus de métier, que des marques, des slogans ... des pré-textes.

L'injonction de la mobilité cache ainsi une incroyable inertie : en-dessous une vaste entreprise d'aliénation qui se sera simplement donné des vocables nouveaux : d'où ces prêts-à-penser insupportables, ces méthodes rigides, étriquées souvent. Où *management* – avez-vous remarqué qu'il n'y a plus de chefs, de directeurs ou de responsables, mais que des *managers* ? – dit enfin ce qu'il signifie : *dressage*.

Troisième paradoxe : la réformite conservatrice

Nous avons été habitués à regarder avec mépris, l'*autochtonie* grecque, la fierté d'être attaché à un sol. A la place de la cité grecque, nous avons vanté le modèle latin, où tout le monde, transitant par toutes les terres et les villes, deviendrait comme citoyen du monde. Les poly-spécialistes de tout – auto-proclamés chroniqueurs, politistes, et autres consultants des tréteaux médiatiques - ont vite fait d'en induire la logique interne de la modernité : mobilité flexibilité et vanter les mérites d'une société ouverte. Sauf que ... ce fut évidemment tout le contraire qui

se produisit. Jamais autant la référence à l'identité ne fut aussi forte ni fréquente comme si nos sociétés, apeurées de tant d'audace, avaient eu besoin de se rassurer. Identité mal comprise obsédée de racines – souvenons-nous des *racines chrétiennes de l'Europe* – qui en vérité se conjugue surtout en termes d'exclusion de l'autre. La modernité, à bien l'écouter, se veut libre circulation des marchandises mais ne veut pas la payer de la libre circulation des hommes.

A confondre ici identité et appartenance, à oublier que nous ne nous résumons pas à nos réseaux d'appartenance, nous restaurons sans le vouloir mais non sans lâcheté les pires régressions comportementales et politiques. Et les pires nostalgies réactionnaires

Ici encore l'injonction à la mobilité suscite ou ressuscite l'inertie. Qui aurait pu imaginer hier que notre culture du progrès soit désormais fustigée comme une *religion*, un *matérialisme divinisé* ?³

Il avait fallu la grande révolution des XVI^e puis XVII^e siècle pour que, prenant conscience de nos force et confiance en nous, nous puissions nous projeter en *maître et possesseur de la nature*. Toute société sécrétant l'idéologie qui lui est nécessaire, l'Occident a mis fin au temps médiéval pour qui toute innovation, tout écart par rapport au moment de la création était pernicieux et signe de rébellion contre le divin. L'âge d'or basculant désormais à la fin de l'histoire, tout devenait possible – ce que l'on a appelé *philosophie du progrès*. Comment ne pas voir que ce temps-ci s'est effrité quelque part entre Auschwitz, l'arme nucléaire et le réchauffement climatique ? Comment ne pas voir que les périls s'aggravant, demain ne sera plus nécessairement meilleur, que toutes les réformes entreprises en notre nom sont des régressions sociales, et tous les items définissant la modernité – flexibilité, sécurité, adaptation, employabilité ... - en réalité des renoncements ? Et nos démocraties, insensiblement glissent de l'*illibéral* à l'autoritaire sous la pseudo-pression de la réalité.

Ce que flexibilité cache c'est combien demain risque fort d'être un temps réactionnaire, pour le moins. Cet amour immodéré pour la bougeotte est provisoire : il n'est que la forme provisoirement avouable de l'enracinement. De la réaction.

Penser finement : la seule issue

Nous n'avons assurément pas encore les armes idéologiques pour penser le temps présent ni surtout l'entrée désormais brutale de la nature dans l'histoire. Nous continuons de raisonner avec des schémas préconstruits, à coup de SWOT, PESTEL et autres *impacts*, faisant ronfler les mots de la vacuité de nos modèles, au mieux en intégrant ruptures et coupures mais aussi sottement que si rien ne s'était jamais produit et que les phénomènes sociaux, économiques épousassent encore sagement cet introuvable déterminisme naturel, intangible ; *linéaire*. Bachelard déjà énonçait qu'il n'était rien de plus métaphysique que le démon de Laplace. Espace comme temps s'enchevêtrent bien trop pour ne pas exiger pensée plus fine ; complexe.

Il importe d'abandonner définitivement les illusions d'un déterminisme linéaire et aborder ceci en comprenant enfin que *récurrent* ne signifie pas répétitif mais *remontant en arrière* pour désigner bien plus encore que des boucles de rétroaction ces systèmes *en spirale* où effet et cause sont également nécessaires à leurs productions respectives. C'est bien le cas ici : le sujet, pour exister, a besoin d'un monde qui le fait naître et vivre ; le monde, quant à lui, n'existe

³ Expression utilisée dans le nauséabond discours d'E Zemmour lors de la pseudo *Convention de la Droite*, 28/09/2019

comme *monde* que pour une conscience qui sache le saisir, l'interpréter ... Nous l'avons appris de Thalès dont la servante de Thrace se moquait tant : la lumière vient de l'ombre ... au moins autant que l'inverse.

Il en va de même ici : penser isolément mobilité ou inertie est stérile ; vouloir politiquement ou socialement imposer l'un comme antidote de l'autre est catastrophique ; vite mortifère. Ceux ou ceci à quoi l'on demande la mobilité se sera, oui, construit dans le rapport à l'extérieur mais a bien du préalablement exister - ne serait-ce que comme substrat de ces évolutions. Le XX^e nous a appris ce que *réification* peut signifier : elle n'est pas que violence meurtrière mais dégradation de l'humain en l'homme. Vouloir tout ramener à un état antérieur supposé paradisiaque ou contraindre d'avancer à marche forcée vers un avenir supposé idyllique est également dangereux. Ce n'est certainement pas un hasard si les poussées ultra-droitières fustigent aujourd'hui – comme dans les années trente – révolution, progrès, individu surtout et, évidemment, l'autre, l'étranger. Et qu'on offre étendard aux délires morbides comme on le dit autrefois aux Maurras et autre Brasillach, Céline

Le rapport peut sembler lointain, d'entre individualité et mobilité ; il est pourtant consubstantiel : la promotion de l'individu, si délicate demeure-t-elle encore, est le creuset de notre culture⁴. Tout ce qui, au nom du collectif, des valeurs ou autres traditions, viendrait en limiter l'expression serait pire qu'un renoncement ; une trahison. Que ce soit dans l'entreprise ou dans la cité ; dans la famille ou sur la place publique, il nous échoit de conjuguer ces tendances contradictoires que sont appartenance au groupe et l'affirmation de soi ; désir de progresser et de s'adapter avec préservation de soi.

De tous ces nobles discours je n'entends toujours qu'un des deux termes : mobilité seule est tératogène. De vos réflexions, j'espère l'autre terme ...

⁴ Gal, 3, 28

Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ.